

# PASCALÉ <sup>(1)</sup>

---

## XIX.—(Suite.)

—C'est ici, dit Serge, que Marie Stuart a débarqué en 1548 pour venir se fiancer au Dauphin de France.

—Pauvre reine, pauvre femme ! dit M<sup>me</sup> de Rochemais, toujours apitoyée par les infortunes des princesses belles et malheureuses.

—Pauvre chère chose ! elle avait un cœur très excitable et une beauté illustre, reprit missis Grenville en soupirant. Les hommes sont détestables de l'avoir ainsi tourmentée.

—Mais, tante chère, ces pauvres hommes... elle leur a bien rendu ; combien en a-t-elle aimé, épousé, fait tuer ? Dites le nombre, tante chère.

—Oh ! mon lys royal, vous êtes un cœur plein d'insensibilité !

Le lendemain matin, comme le déjeuner touchait à sa fin, un concert étrange éclata soudain derrière les fenêtres aux petits carreaux verdâtres. On courut regarder ce que ce pouvait bien être ; une foule de gens aux chapeaux enrubannés tourmentaient à l'envi plusieurs binious, un antique violon au son aigrelet, deux trompettes datant peut-être du règne d'Anne la Bonne, et jusqu'à un vieux serpent d'église. Aucun de ces instruments n'allait en mesure, ce qui donnait pour résultat une épouvantable cacophonie ; M. Validiraz en personne se présenta fort endimanché, saluant jusqu'au sol.

—Que signifie ce tapage extraordinaire ? demanda le baron avec un peu de hauteur.

—Monsieur, mesdames, ce sont les gens de la ville qui viennent saluer Son Altesse royale avant son départ ; il y a même des jeunes fillettes en blanc qui sollicitent l'honneur de lui offrir un bouquet.

—Très bon, répondit Gwendoline avec majesté. Faisez entrer les petites personnes.

Tout le monde se rangea derrière elle, à l'exception de Pascale, qui haussa les épaules et se retira tout au fond de la pièce.

C'était Validiraz lui-même qui avait surnoisement organisé cette petite manifestation, destinée à jeter un certain éclat sur son modeste hôtel.

---

(1) Voy. le *Correspondant* du 25 février 1886.